Ff 1,810.1
Case
FRE
1151

LE DERNIER COUVENT DE FRANCE,

OU

L'HOSPICE,

ANECDOTE EN DEUX ACTES

ET EN VAUDEVILLES,

Par les Citoyens CORSANGE et HAPDÉ.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes Artistes, le 26 Thermidor an IVe. Samedi 13 Août 1796. (*Vieux Style.*)

La partition est arrangée par le C^en^. *GAUTIER, Maître de Musique dudit Théâtre.*

A PARIS.

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les Galeries du Théâtre de la République, à côté du Passage vîtré.

1796.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	*ARTISTES.*
LA SUPÉRIEURE, *Femme du meilleur ton*	*Citoyenne* Verteuil.
RADEGONDE, *Gouvernante des enfans et Tourière,*	*Citoyenne* Vautrin.
BRIGITTE, *Gouvernante de l'Hospice,*	*Citoyenne* Lefebvre.
MARTHE, *Econome de la Maison,*	C. Granger.
SOPHIE, . . .	*Citoyenne* Bourgeois.
EUGÉNIE, . .	*Citoyenne* Maucassin.
AMBROISE, *Directeur de la Maison,*	*Cit.* Matelin.
CLAUDE, *Jardinier,* . . .	*Cit.* Lorillard.
ARMAND, *dit* LA VALEUR, *Officier blessé,*	*Cit.* St. Réal.
FRANCŒUR, *Soldat blessé,*	*Cit.* Delorge.
BELMONT, *Propriétaire,*	*Cit.* Alexandre.
FOLLEVILLE, *son ami,*	*Cit.* Auguste.
AGATHE,	*Cit.* Paussard.
JULIE,	*Cit.* Verdure. } *Enfans.*
CECILE,	*Cit.* Martin.

PLUSIEURS AUTRES PENSIONNAIRES.

Le Théâtre représente une Salle-basse commune à toute la maison ; la porte d'entrée est à droite du Spectateur : celle qui conduit aux Appartemens est à gauche. La porte du fond est large et vitrée, et laisse voir un jardin bien éclairé ; c'est par là que l'on va à l'Hospice.

LE DERNIER COUVENT DE FRANCE, OU L'HOSPICE. *

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RADEGONDE, AGATHE, JULIE, CECILE, LES PENSIONNAIRES.

RADEGONDE endormie se reveille, les pensionnaires qui étoient à s'amuser dans différens coins de la Salle retournent à leurs places.

RADEGONDE, *bâillant et ramassant son tricot.*

Hé bien! hé bien! mesdemoiselles? qu'est-ce donc que tout ce vacarme-là? Vous profités de mon someil pour négliger votre devoir! à l'ouvrage bien vîte, si vous ne voulés pas que Madame la Supérieure en soit

(*) Cette Anecdote se trouve dans le N° 77 de la DECADE Philosophique, Littéraire et Politique.

instruite. Qu'est-ce donc que cela? Mademoiselle Julie croit que je ne la vois pas causer avec ses camarades!.... et vous, Mademoiselle Cecile, vous regardés voler les mouches, au lieu d'avoir les yeux sur votre livre.

AGATHE.

Maman, venés donc voir ma broderie; je crois que vous en serés satisfaite.

JULIE, *et deux autres.*

Et moi, maman!

CECILE.

Vous ne m'oublirai pas, n'est-ce pas, maman?

RADEGONDE.

Paix donc, un moment; un moment donc! voilà bien comme vous êtes; toujours extrêmes en tout.

Toutes ensemble.

Mais, maman.....

RADEGONDE.

Voulés-vous bien parler l'une après l'autre, si vous voulés que je vous entende, ou sans quoi je vous laisse; je n'y puis plus tenir.

Air : *Non rien n'est si fatigant*

Non rien n'est si fatigant
Que d'élever la jeunesse!
Pas de repos un moment!
Oh! d'honneur c'est un tourment.

Toutes ensemble.

Mais écoutés-nous, maman?...

RADEGONDE.

Je prétends que ce bruit cesse.

Toutes ensemble.

Mais écoutés-nous, maman,
Ce sera fait dans l'instant.

RADEGONDE.

Non, rien n'est si fatigant, etc.

Non, Mesdemoiselles. Non, je n'ai pas le tems à présent. Nous verrons cela tantôt; d'ailleurs, voilà Madame la Supérieure! elle ne pouvait venir plus à propos!... Allons, que chacune reprenne sa place; Mademoiselle Victoire, plus vîte que cela; hé donc; vous êtes toujours la dernière à obéir.

SCÈNE II.

LA SUPÉRIEURE, RADEGONDE, BRIGITTE, MARTHE, SOPHIE, EUGÉNIE, LES PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE, *entre suivie des autres, toutes les Pensionnaires se lèvent.*

Bon jour, mes enfans; que le bonheur et la paix soient toujours avec vous.

RADEGONDE.

Ainsi-soit-il! Je ne sais, Madame la Supérieure, quel lutin s'est emparé aujourd'hui de ces Demoiselles; mais je n'en puis rien faire. Elles jasent, elles babillent, elles babillent continuellement; elles sont d'une dissipation! d'une dissipation! ô mon Dieu, pardonnés-le moi; mais je crois que l'esprit tentateur y entre pour quelque chose.

LA SUPERIEURE.

Mes enfans, mes enfans : pourquoi ai-je donc toujours de telles plaintes à recevoir contre vous ? le travail est-il donc pour vous si pénible que vous ne pussiés le remplir avec exactitude ? ah ! mes enfans ! vous connaîtrés un jour combien est grand le bonheur que goûte une femme laborieuse : vous êtes destinées à devenir mères de famille... Les soins assidus, les embarras du ménage ne vous coûteront plus, quand vous aurés contracté de bonne heure l'habitude d'une vie active et occupée. Puisse enfin permettre le ciel que ces remontrances touchent votre cœur et corrigent votre légèreté.

RADÉGONDE.

Ah ! le ciel ne fait plus de miracles ! hélas ! je le vois bien !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'osés-vous dire, sœur Radegonde, le ciel selon vous ne fait plus de miracles ! et moi j'en reconnais chaque jour dans toutes ses œuvres.

Air : *Vaudeville des Montagnards.*

Ma sœur, au milieu de la France,
Pendant tous ces tems orageux :
Nous maintenons notre existence,
N'est-ce donc pas miraculeux ?
Dieu qui préserva notre azile,
Et du pillage et des forfaits,
Nous fait jouir d'un sort tranquile,
Ah ! reconnaissons ses bienfaits.

RADÉGONDE.

Vous avés bien raison, et je sens mon erreur.

LA SUPÉRIEURE.

C'est fort bien, ma sœur ; celle qui convient franchement de sa faute, est loin de vouloir en commettre une seconde. *Aux autres Mères.* Maintenant mes sœurs je suis à vous.

MARTHE.

Voici le livre de dépense et de recette ; pendant cette semaine rien d'extraordinaire : du reste, dans la maison tout est en bon état.

LA SUPÉRIEURE.

Et vous, sœur Brigitte, vous venés m'instruire de ce qui se passe dans l'hospice ?

BRIGITTE.

Oui, Madame ; des quatre lits, deux sont encore occupés. Hier matin le voyageur a voulu continuer sa route.

LA SUPÉRIEURE.

Eh ! le pouvait-il sans dangers ?

SOPHIE.

Nous avons voulu le lui représenter ; mais il était si brusque, si brutal, qu'on n'osait pas à peine lui parler.

BRIGITTE.

Il est vrai que c'était un homme !....

LA SUPÉRIEURE.

Malheureux, ma sœur. Qu'importe à qui l'on rend service, l'ingrat et le reconnaissant on doit également à notre humanité ; et nous ne devons trouver que dans notre cœur la récompense de nos actions... Telle fut la volonté des fondateurs de cet hospice.

BRIGITTE.

Mais aujourd'hui qu'il n'y a plus de fondation et qu'il est tout à nos frais, nous pourrions....

LA SUPÉRIEURE.

Quoi! ma sœur!

RADÉGONDE.

Tenés, Madame la Supérieure, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète encore, votre hospice, quelle qu'en soit louable l'intention, vous verrés qu'il fera un jour notre malheur.

LA SUPÉRIEURE.

Comment cela!

RADÉGONDE.

Rien de plus simple; ces voyageurs que vous recevés et qui sont si bien traités, tout le long de leur route répandent sans doute qu'ils ont séjourné au couvent de Sainte Magdeleine.... Comment un couvent encore existant! oui, vraiment: et vîte, les envieux, les méchans, les jaloux vous dénoncent.

LA SUPÉRIEURE.

Eh! mes sœurs, bannissés toutes craintes: les tems de haine sont passés. L'on n'osera plus troubler la vertu; on ne serait plus écouté: et si, par un hazard que grace au ciel nous n'avons pas à rédouter, on parvenait à surprendre la bonne foi de ceux qui nous gouvernent, croyés que tout l'odieux retomberait sur le calomniateur. Il est vrai que nous n'avons dû dans tous ces tems malheureux notre existence qu'à l'oubli où nous sommes restées. Mais aujourd'hui

le grand jour ne peut que nous être favorable; d'ailleurs qu'aurait-on à nous reprocher?

RADEGONDE.

Que nous sommes encore en communauté; car, à l'exception de nos habits et des rigueurs du cloître, nous observons ainsi qu'autrefois nos saints exercices.

LA SUPÉRIEURE.

L'on dirait aussi ma sœur que, libres de nous séparer, nous ne sommes restées réunies que pour être utiles à la société; que chaque jour notre conduite l'atteste.

Air : *De Nina.*

Au ciel si nous portons nos vœux,
C'est pour le bonheur de la France :
L'infortuné, le malheureux,
Chez nous trouve son assistance;
A ces enfans nous n'enseignons
Rien, que des mœurs bien raisonnables.
On voit donc que nous n'existons
Que pour secourir nos semblables.

RADÉGONDE.

Je ne sais comment cela se fait, mais vous me rassurés toujours sur mes craintes.

LA SUPÉRIEURE.

C'est que vous n'avés pas assés de confiance en la vertu... Continuons, mes sœurs; vous disiés donc que deux lits sont encore occupés?

BRIGITTE.

Oui, par ces deux militaires; mais leur guérison est fort avancée, ils seront en état de reprendre leur route sous peu de jours.

SOPHIE.

Ah ! pour ceux-la, ils sont bien honnêtes !

BRIGITTE.

Il y en a un cependant qui est bien sans souci.

RADEGONDE, *à part.*

C'est ce brave Francœur !

SOPHIE.

Oui, c'est vrai ; mais le jeune officier, comme il est aimable et poli. (*A part.*) Ah ! que sa convalescence ne dure-t-elle toute la vie ?....

BRIGITTE.

Voilà le seul changement dont j'avais à vous faire part ; du reste le pharmacie est en bon ordre. M. Ambroise l'a visitée, il vous dira que je ne crains aucun reproche de négligence.

LA SUPÉRIEURE.

Sœur Brigitte, je ne doute nullement de vos soins ; et nous ne pouvions mettre en de meilleures mains la direction de l'hospice.

RADEGONDE, *appercevant Ambroise au jardin.*

Ah ! voilà notre cher directeur !

SCÈNE III.

Les Précédens, AMBROISE.

LA SUPÉRIEURE.

En effet, voici l'heure de la leçon. Mesdemoiselles je vous recommande beaucoup d'attention. Profités de ce que ce brave homme veut bien, possédant plu-

sieurs arts d'agrément, les enseigner ici, en menageant notre petit revenu; il nous évite le désagrement d'introduire dans la maison des étrangers. (*A Ambroise.*) Venés, Monsieur, venés, vous vous promeniés?

AMBROISE.

Je ne voulais point troubler vos méditations, et j'attendais l'heure pour commencer mes petits exércices.

LA SUPÉRIEURE.

Nous allons vous céder la place.

AMBROISE.

En me promenant au jardin, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir sur les vicissitudes des choses; moi, directeur de cette maison! maître de musique et maître à danser! sans compter les autres sciences.

LA SUPÉRIEURE, *vivement.*

Vous lasseriés-vous de tant de peines?

AMBROISE.

Non, Madame, non. Mais je me disais, si quelqu'un était instruit de notre communauté, il ne pourrait jamais le croire.

RADÈGONDE.

Mais comment Mr Ambroise savés-vous tout ce que vous enseignés?

AMBROISE.

Madame, une bonne éducation n'est jamais perdue. Mon père n'a pas négligé la mienne, et je l'en remercie tous les jours. C'est le seul bien qu'il m'a laissé, et je m'en suis quelquefois bien trouvé.

RADEGONDE.

Vous avés donc essuyé bien de tribulations?

AMBROISE.

Oui, certainement et souvent par ma faute; mais la jeunesse!

RADEGONDE.

Ah! la jeunesse! la jeunesse est une chose bien terrible.

AMBROISE.

Air: *Ah! voilà comme l'homme n'est jamais content.*

Jeune, j'avais l'esprit léger,
Alors j'ai voulu voyager:
Et pour le faire avec aisance
Je me mis à montrer la danse.
J'aimais sur-tout le changement,

RADÉGONDE.

Ah voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

AMBROISE.

Pour vivre dans un autre endroit,
Je pris l'état de maître en droit;
Ici j'enseignais la physique,
Et là je montrais la musique;
Aimant toujours le changement.

RADEGONDE.

Voilà bien comme
L'homme
N'est jamais content.

AMBROISE.

Mais enfin, revenu des erreurs du monde, j'ai encore puisé une ressource dans mon éducation. J'ai pris le parti de le retraite; je me suis voué au ser-

vice divin, et me voilà aujourd'hui à même de vous être utile : c'est en quoi je prise davantage mes faibles talens.

LA SUPÈRIEURE.

Vous avés eu assés de philosophie pour quitter de bonne heure une vie orageuse et dissipée, mais attrayante ! C'est beaucoup d'y avoir résisté, je vous en félicite. (*Aux Pensionnaires.*) Mesdemoiselles, je vous invite de nouveau, à bien profiter des leçons de Monsieur Ambroise. *Elle sort accompagnée des deux Mères, de Sophie et d'Eugénie.*

SCÈNE IV.

LES PENSIONNAIRES, RADÉGONDE, AMBROISE.

RADEGONDE.

ALLONS, Mesdemoiselles, Agathe, Cecile, Julie, venés ici.

Elles viennent, et Radegonde va s'assoir et tricotte.

AMBROISE.

Mademoiselle Julie mettés-vous à votre piano; vous, Mademoiselle Cecile, prenés votre musique; vous chanterés, et Mademoiselle Agathe exécutera le pas que j'ai réglé et que nous avons répété hier. Allons, commencés, s'il vous plaît : sur-tout beaucoup de précision.

Air : *Pris dans Castor et Pollux.*

CECILE *chante, Julie l'accompagne et Agathe danse.*

Aimable jeunesse,
Si vous perdes les momens
Le tems
Qui nous fuit sans cesse
Nous laisse des regrets cuisans :
Jamais pour le bien,
Il ne revient :
Les soucis et les douleurs,
Les peines et les pleurs,
Accablent de rigueurs,
Nos cœurs.
Mais l'exercice aux travaux,
Toujours pris à propos,
Fait habitude.
L'étude.
Met le bonheur
Dans le cœur.

AMBROISE.

Fort bien, mes enfans, fort bien ! cependant Cecile a manqué l'expression. Il faut, Mesdemoiselles, cacher la peine que l'étude nous coûte, pour ne laisser voir que le charme de l'exécution.

RADEGONDE.

Ce qui m'étonne le plus, c'est la réunion de ces trois arts.

AMBROISE.

C'est le vrai tableau de la vie pour être heureux en société ; il serait à desirer que chacun y apportât avec zèle sa portion de talent, d'humanité et sur-tout

de bonne volonté ; mais malheureusement l'égoïste s'y refuse.....

RADEGONDE.

Entendés-vous, Mesdemoiselles, entendés-vous ? oh ! le brave homme ! ah ! que c'est bien penser ; mais quel remède apporter à tout cela ?

AMBROISE.

Le tems et l'espérance.

RADEGONDE.

L'espérance ! l'espérance ! l'homme sera toujours méchant.

AMBROISE.

Air : *Pris dans les cheveux.*

L'esperance est notre soutien.
En mourant, on espère encore ;
Parmi les maux c'est le seul bien
Trouvé dans la boëte de Pandore :
Espérons donc que les humains,
Guidés par des vertus sincères,
Connaîtront la source des biens,
En se rapprochant de leurs frères.

On entend sonner trois heures, toutes les Pensionnaires quittent leur ouvrage et viennent, en sautant, embrasser, caresser Ambroise et Radegonde, qui leur témoignent beaucoup d'amitié ; elles vont pour entrer au jardin, Radegonde les arrête.

RADEGONDE.

Mesdemoiselles, Mesdemoiselles ! un moment, je vous prie, Madame la Supérieure défend que l'on aille au jardin.

SCÈNE V.

Les Précédens, LA SUPÉRIEURE, SOPHIE, EUGÉNIE.

LA SUPÉRIEURE.

OUI, Mesdemoiselles, je vous le défends. *Toutes reviennent sur leurs pas.* Sans doute il est juste, après le tems limité pour le travail, de se livrer à la récréation ; mais je suis forcée de vous faire un aveu qui m'est pénible et qui cependant est nécessaire. Le jardinier Claude s'est plaint à moi ce matin de ce que le fruit, depuis deux jours, disparaissait d'une manière trop visible....

LES PENSIONNAIRES.

Maman, ce n'est pas moi.

RADEGONDE.

On sait bien que ce n'est personne. Mais il n'y a plus à revenir sur l'arrêt prononcé ; ainsi n'en parlés plus.

AMBROISE.

Allons, Madame, graces en faveur de la fête de demain.

JULIE.

Monsieur Ambroise priés pour nous.

CECILE.

Nous serons sages et ne toucherons à rien.

AMBROISE,

AMBROISE, *à la Supérieure.*

Air : *Du Vaudeville d'Arlequin, Afficheur.*

Ah ! quand on a l'esprit léger,
Et qu'on est sans expérience !
Peut-on éviter le danger
Où nous porte une inconséquence ?

LA SUPÉRIEURE, *sentencieusement.*

Souvent la source des malheurs
Est le fruit de notre imprudence :
Et souvent nous versons des pleurs
Pour une inconséquence.

Mais, à votre considération, je veux bien oublier le tout.

RADEGONDE.

Allons, Mesdemoiselles, en ce cas là, partés : mais souvenés-vous des bontés de Madame la Supérieure.

Les Pensionnaires.

Nous ne les oublirons pas.

Air : *Allons danser sous ces ormeaux :*

Allons, partons, amusons-nous
Profitons de notre jeune âge !
Allons, partons, amusons-nous,
Est-il pour nous un moment plus doux ?

CÉCILE.

Oui, l'on jouit bien davantage,
Et notre cœur est plus joyeux,
Quand les plaisirs, les ris, les jeux,
Viennent succéder à l'ouvrage.

TOUTES.

Allons, partons, etc.

Toutes les Pensionnaires entrent au jardin en sautant.

SCÈNE VI.

LA SUPÉRIEURE, AMBROISE, RADÉGONDE, SOPHIE, EUGÉNIE.

AMBROISE, *à la Supérieure.*

J'AIME à les voir se livrer à la gaîté et prendre les plaisirs de leur âge.

LA SUPÉRIEURE.

Ces enfans font mes délices, et je vous remercie d'avoir prévenu mon idée, en me demandant leur grace; elle était déjà dans mon cœur : mais je devais me montrer sévère, pour les contenir dans de justes bornes.

RADÉGONDE.

Et sur-tout les guérir de la gourmandise qui les porte à voler : voler! grand Dieu! que cela est affreux! que cela est horrible!

LA SUPÉRIEURE *souriant.*

Ma sœur Radégonde a toujours de grands mots pour de petites choses.

RADÈGONDE.

Vous verrés que j'aurai encore tort. Je devrais pourtant bien être corrigée, depuis plus de quinze ans que je travaille à être parfaite.

EUGÉNIE.

Patience, ma sœur, tout vient avec le tems.

RADEGONDE.

Ne faut-il pas que vous donniés aussi votre avis vous! nous verrons, nous verrons, si vous me vaudrés à mon âge.

LA SUPÉRIEURE.

Ma sœur Radégonde oublie qu'elle perd de vue ses élèves !

RADEGONDE.

Air : *De la Caverne.*

Tout péché, nous dit Saint Jean,
La contrition nous l'ôte ;
Ainsi, dites-moi, comment
Ne pas faire (*Bis.*) une faute.
La pénitence efface le péché.
On la fait dans la retraite,
Mais, hélas ! je ne peux pas,
Tout roule ici sur ma tête ;
Hélas ! que j'ai d'embarras ! (*Bis.*)

Elle sort par le jardin.

SCÈNE VII.

LA SUPÉRIEURE, AMBROISE, SOPHIE, EUGÉNIE.

La Supérieure et Ambroise suivent des yeux Radégonde ; Sophie et Eugénie sont sur le devant de la scène.

SOPHIE, *à Eugénie.*

LAISSONS partir Madame, j'ai à t'entretenir de quelque chose d'intéressant.

EUGÈNIE.

Je m'en doute, j'ai apperçu la Valeur au long du cloître.

SOPIE, *à Eugénie.*

Paix....

AMBROISE.

Voici bientôt l'heure de la prière, je vais me préparer.

LA SUPÉRIEURE.

Vous avés encore du tems, et je voudrais vous consulter sur les moyens de rendre l'hospice plus commode et sur-tout plus salubre. *Ils sortent ensemble.*

SCÈNE VIII.

SOPHIE, EUGÉNIE.

SOPHIE.

NE m'as-tu pas dit que tu avais vu la Valeur près du cloître.

EUGÉNIE.

Oui, il te cherchait, sans doute.

SOPHIE.

Il nous perdra par ses inconséquences, toujours sur mes pas!....

EUGÉNIE.

Prends-y garde, on s'en appercevra; tu devrais le lui défendre.... Mais quel est ton espoir en l'écoutant?

SOPHIE.

Ah! ma chère Eugénie!

Air: *La Liberté doit rejetter*

Je n'ai point de vocation
Pour rester dans un monastère:
Et j'ai beaucoup d'avertion
Pour un état célibataire.
A la nature, selon moi,
Il ne faut pas être rebelle!
Je veux, en cédant à sa loi
Lui rendre ce que je tiens d'elle.

EUGÉNIE.

Tout cela est fort bon pour moi qui pense comme toi, et qui suis dans le même cas.

SOPHIE.

Comment donc ?

EUGÉNIE.

Ah ! c'est là mon secret. Mais j'espère bien qu'un jour je me marierai.

Air : *Oh ! que je sens d'impatience.*

Quand les liens du mariage
M'uniront avec un époux :
Ah ! le joli petit ménage
Tous les momens seront bien doux.
D'être à ce jour de fête déjà mon cœur pétille.
Pour moi point de bonheur avant cela.
Devient-on mère de famille,
Ah ! quel plaisir est celui-là :
Ma fille par ci, mon garçon par là,
Maman nous voilà,
On me chérira,
On me baisera, me caressera,
Oui da, oui da, oui da.

Le joli tableau ! tiens, mon amie, quand j'y pense, je ne puis m'empêcher de dire....

Demeure, demeure au couvent qui voudra.

SOPHIE.

Tu ne m'as rien dit de cela, tu es bien mystérieuse !

EUGÉNIE.

Non : mais nous sommes plus prudens que vous. Revenons à toi ; que prétends-tu faire ?

SOPHIE.

Je l'ignore encore ; la Valeur allait m'instruire hier des moyens qu'il veut prendre pour tout dire à son oncle qui l'aime beaucoup : car il est de bonne famille ! la Valeur n'est que son nom de guerre.

EUGÉNIE.

Tiens, le voilà qui vient ! il n'a pas mauvaise mine.

SOPHIE, *avec satisfaction.*

N'est-ce pas ! ... Ah ! ma bonne amie, laisse-moi seule ; je veux profiter du peu de tems que nous avons, pour lui parler ; je veux aussi lui recommander d'être plus réservé.

EUGÉNIE, *malignement en s'en allant.*

Commence par l'être toi-même.

SCÈNE IX.

SOPHIE, LA VALEUR.

LA VALEUR.

Ah ! ma chère Sophie ! j'ai donc enfin le bonheur de me trouver un instant avec vous ! sentés-vous combien il m'en coûte de vous voir, de vous entendre, et de ne pouvoir vous parler ?

SOPHIE.

Hélas ! je n'éprouve que trop que je partage votre peine ; mais la raison exige que nous soyons encore circonspects. Jugés de ma situation, si nous étions découverts.

LA VALEUR, *lui présentant un billet.*

Je l'ai senti comme vous, et c'est ce qui m'a déterminé à vous écrire ce billet. Prenés-le, de grace; il vous instruira de ce que je suis et quelle est ma résolution.

SOPHIE, *prenant le billet.*

Donnés.... Ah! mon Dieu! je tremble d'être vue!..

SCÈNE X.

SOPHIE, LA VALEUR, RADÉGONDE.

RADEGONDE, *entrant précipitamment.*

AH! je vous y prends.

SOPHIE ET LA VALEUR.

Ah! ciel!....

RADEGONDE, *vivement toute la scène.*

Donnés, donnés-moi ce billet, Mademoiselle.

SOPHIE.

Quel billet?

RADEGONDE.

Vous prétendés peut-être me nier celui que vous venés de recevoir? mais, dieu-merci, j'ai encore de bons yeux. Ainsi donc, donnés, donnés-moi ce billet. Est-il possible! quelle horreur! donnés, donnés, vous dis-je.

SOPIE, *fermement.*

Non, Madame, vous ne l'aurés pas.

RADEGONDE.

Je ne l'aurai pas! ah! je ne l'aurai pas! quelle abomi-

nation! *Elle va à la porte du jardin, elle appelle* Madame la Supérieure! Madame la Supérieure, accourés vîte, je vous en prie. Accourés vîte.... Ah! nous allons voir! nous allons voir!...

SCÈNE XI.

LA SUPÉRIEURE, RADÉGONDE, SOPHIE, LA VALEUR, EUGÉNIE, BRIGITTE, MARTHE

Les Pensionnaires forment groupe à la porte du jardin.

LA SUPÉRIEURE.

QU'EST-IL donc arrivé, sœur Radégonde?

RADÉGONDE, *en colère.*

Air : *Des Trembleurs.*

Etant près de notre grille,
J'ai surpris ce jeune drille,
Pressant cette jeune fille
D'accepter un billet doux:
Dites, n'est-ce pas damnable?
Oui, ce tour abominable,
Suscité par le grand diable!
Doit armer notre couroux.

LA SUPÉRIEURE, *sévèrement.*

Vous faites, ma sœur, un éclat qui est très-imprudent.

RADÉGONDE *stupéfaite.*

Quoi! vous me blâmés encore?

LA SUPÉRIEURE.

Votre zèle vous emporte toujours trop loin.

RADEGONDE, *hors d'elle.*

Ah! bon dieu! bon Dieu! comment faut-il donc faire!... *Elle sort par le jardin, toutes les Pensionnaires s'enfuient.*

LA SUPÉRIEURE, *à Sophie.*

Sophie ne refusera sûrement pas de remettre ce billet.

SOPHIE, *confuse.*

Madame.....

LA SUPÉRIEURE.

Il est nécessaire que vous me le donniés, et je l'exige.

SOPIE, *humblement.*

Le voilà, Madame.

LA VALEUR *s'avançant.*

Madame, croyés.....

LA SUPÉRIEURE, *d'un ton sévère.*

Monsieur, j'avais lieu de croire qu'un Français savait respecter les droits de l'hospitalité.

LA VALEUR.

Mon intention....

LA SUPÉRIEURE.

C'est assés, Monsieur, évitons un scandale; je vous prie de vous retirer à l'hospice; aprés la prière, je vous ferai demander; alors je saurai ce que je devrai faire.... Je compte sur votre parole.

LA VALEUR.

Madame, je serai à vos ordres. *Il se retire.*

La cloche sonne la prière. Les Pensionnaires se rangent deux à deux dans le jardin; Radégonde va se mettre à leur tête; elles défilent, et aprés Sophie, Eugénie, Marthe et Brigitte prennent leurs places. La Supérieure termine la marche. Ils entrent tous à la chapelle.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDE, *seul.*

Il revient de la ville. Il a un paquet et sa veste pendus à son bâton sur son épaule. Il entre et ferme la porte.

ENFIN, me voilà de retour de la ville justement à l'heure que je voulais.

Air : *De la Fanfare de St. Cloud.*

De l'objet qui nous engage
Quand on veut se rapprocher,
Ma foi le plus long voyage
Se fait sans presqu'y toucher.
On court, on vole, on s'empresse ;
Le desir hâte nos pas :
Quand il rejoint sa maîtresse,
Un amant n'est jamais las.

Je craignais bien qu'avec toutes ces emplettes c'te mère Marthe, not économe, ne m' fasse manquer l'seul instant qu' j'ai pour voir ma bonne petite sœur Eugénie. Ma petite sœur ! des sœurs de c'te façon on en fait fort bien sa femme ! ah ! ça j'dis, n' pardons pas de tems : v'là l'paquet d'la mère Marthe, all' le trouvera dans c't' armoire : songeons à présent à mon bouquet ; cette chère petite Eugénie ! all' ne va pas

tarder à venir ici, c'est pendant la prière, et j' crois qu'ça s'avance à présent. Mon Dieu! queu plaisir quand j'pouvons être un p'tit quart d'heure ensemble! all' est si gentille! si lutine: n'y en a pas beaucoup qui li resemblent.

Air : *Du petit mot pour rire.*

Toutes les filles d'à présent,
Vous ont l'ton fier, l'air imposant:
Ça fait qu'on n'peut rien dire.
Mais pour ell' c'est bien autrement.
On peut ly parler librement,
Même en disant *Bis.*
Le petit mot pour rire.

SCÈNE II.

LA VALEUR, CLAUDE.

LA VALEUR.

AH! mon cher Claude! je suis un homme perdu!

CLAUDE.

Faudra vous retrouver; ça n's'ra p't'être pas ben difficile. Voyons qu'est-ce qui vous est arrivé d'fâcheux?

LA VALEUR.

Tu n'étais donc pas ici quand Radégonde m'a surpris comme je remettais un billet à Sophie?

CLAUDE.

Non, vraiment, j'arrivons d' la ville tout à st'heure.

LA VALEUR.

Cette maudite femme a fait un bruit affreux; elle a ameuté toute la maison. Madame la Supérieure sait tout.

CLAUDE.

Ah! bon Dieu! qu'est-ce que vous m'dites là! si j'allions aussi être découverts, ça ferait un beau train. J'nous en retirerions peut-être plus mal que vous. Morgué vous avés fait là de belle bésogne! vous gâtés d'un seul coup mes affaires et les vôtres.

LA VALEUR.

Que veux-tu? j'en suis au désespoir!

CLAUDE.

Pargué! vous êtes ben mal avisé. Fallait m' donner c'te lettre, j'l'aurions rendue à son adresse sans qu'ça paraisse. J'peux aller et v'nir, moi, sans qu'on me soupçonne d'la manigance.

LA VALEUR.

Je ne sais à quoi me résoudre!

CLAUDE.

Si vous n'savés à quoi vous détarminer, faut dans c'cas-la prendre conseil d'ses amis. Francœur est un bon vivant lui, i m'contait l'autre jour ses amours: il en a tant eu, il en a tant eu, qu'sans doute i s'ra trouvé comme vous dans l'embarras.

LA VALEUR.

Tu as raison. Il pourra m'être utile. Va le prier de venir ici.

CLAUDE.

Allés vous-même lui parler à l'hospice.

LA VALEUR.

Non, mon ami, je ne veux pas quitter cette salle. J'ai quelqu'espoir que Sophie pourra s'échapper, et je ne voudrais pas manquer l'occasion de lui parler.

CLAUDE.

C'est bel et bon ; mais j'ons besoin d'être là aussi moi. (*Avec mystère.*) La p'tite sœur Eugénie doit y v'nir, et vous sentés ben que j'voulons à mon tour être seul avec elle.

LA VALEUR.

Ecoute, Claude, écoute, mon ami, tu pourras bien, comme tu le disais tout-à-l'heure, essuyer le même désagrément que moi. Réunissons-nous. Sophie et Eugénie viendront sans doute. Va-t-en chercher Francœur, nous tiendrons conseil ensemble et nous tâcherons de parer au malheur qui nous ménace.

CLAUDE.

C'est morgué ben vu. Quand alles sont à c't'office alles n'en finissons pas. J'aurons encore l'tems d'nous aviser. *Il sort.*

SCÈNE III.

LA VALEUR, *seul.*

HÉLAS ! je me flatte d'un espoir que je n'ai pas. Je serai sans doute privé pour jamais de ma chère Sophie. Cette idée me désespère...

Air : *De ma Georgette.*

De ce que j'aime
A peine ai-je un regard flatteur,
Que j'éprouve une peine extrême :
Car mon amour fait le malheur
De ce que j'aime.

Que faire.... Mille projets se présentent à la fois à mon esprit.., Oui.... Allons instruire mon oncle. Il me blâmera, sans doute.... Qu'importe... Il est bon! généreux. Cette Supérieure est estimable autant que bienfaisante. J'engagerai mon oncle à la voir. Les ames honnêtes s'entendent d'abord!... S'ils m'accordaient ma Sophie!,... Mais je m'égare!... Illusion flatteuse que je ne verrai jamais se réaliser....

SCÈNE IV.

LA VALEUR, CLAUDE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, *entre deux vins.*

L'AMI Claude dit qu'il y a de l'orage par ici? tant mieux, ça fera mûrir le raisin. *Il chante.*

Eh! nargue du chagrin,
Nous aurons du bon vin.

LA VALEUR, *à Claude.*

Il est bien en état de nous donner des conseils!

FRANCŒUR.

Qu'est-ce donc qui vous chagrine! Avés-vous quelque ennemi à combattre?... Mon bras est à votre service... Mille noms d'un sa..... (*Il met le doigt sur sa bouche.*) Paix, Francœur, paix! Ne jurés pas; c'est défendu dans cette sainte maison. Mais, c'est égal, on peut avoir du cœur, sans jurer.

LA VALEUR.

Il n'est pas question de se battre. Je voulais seu-

lement que tu m'aidasse à sortir d'embarras ; mais je vois qu'il est impossible que tu me serves, et je te remercie de ton zèle.

FRANCŒUR.

Par la barbe de St. Pancrasse, il ne fallait donc pas me déranger de mes occupations.

CLAUDE.

Bon ! quelles occupations ? vous étiés à rien faire.

FRANCŒUR.

Mon ami, je travaillais à ma convalescence ; je veux savoir pourquoi l'on m'a demandé. C'est bien le moins, je crois !

CLAUDE.

Hé ben, c'est que not'amoureux que v'là a baillé un billet doux à son amoureuse ; la mère Radégonde s'en est apperçue, et elle a fait un tapage d'enragé.

FRANCŒUR.

Ce n'est que cela ! tranquilisés-vous, mon officier, j'ai la bonne mère dans ma manche.

CLAUDE.

Bah !

FRANCŒUR.

Oui : c'est elle qui me fournit le vin, pour, à ce qu'elle dit, me reconforter l'estomac. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que plus j'en bois, et moins j'ai de force ! mais, c'est égal, j'en boirai tant, qu'il faudra bien que je guérisse.

CLAUDE.

All' vous donne comme ça du vin ?... c'est p'-t-'être qu'alle est amoureuse d' vous.

FRANCŒUR.

Je crois qu'oui. Et moi je le suis de son vin. Or, comme il faut être reconnaissant. . . . .

LA VALEUR, *à Claude.*

Il n'en finira plus.

FRANCŒUR.

Oh ! c'est que je suis un fier luron!

CLAUDE.

Je vois bien que vous n'engendrés pas la mélancolie. Mais . . . . . .

FRANCŒUR.

Oh ! pour cela je vous en réponds.

Air : *En revenant d'Auvergne, ou de la Marmotte.*

A tout moment je chante (*Ter.*)
Et n'ai point de souci.
Il chante et danse.
Oui, mon ame contente, (*Ter.*)
Rit de l'amant transi :
Moi, quand j'aime une belle,
C'est qu'elle est peu cruelle ;
Claude et la Valeur s'impatientent.
Je lui reste fidèle,
Tout au juste autant qu'elle,
Gay, coco . . . . (*Ter.*)
Devient-elle rébelle,
Je fuis au galop. (*Ter.*)

CLAUDE.

Ah ! mon Dieu, vous faites tant de bruit que v'là la Mère Radégonde qui vient. . . . Sauvés-vous. Sauvés-vous.

LA VALEUR.

LA VALEUR.

Oui, évitons sa présence : viens donc, Francœur, viens donc.

FRANCŒUR.

C'est bien dit: allons là haut boire une coup ; ça Porte-Conseil. *La Valeur emmène Francœur.*

SCÈNE V.

RADEGONDE, CLAUDE.

RADEGONDE.

QU'EST-CE donc, bon dieu! que tout ce bruit qu'on entend.... Pourquoi, maître Claude, venés-vous troubler nos prières? vous chantés à tue-tête!

CLAUDE.

C'est que, mère Radégonde... c'est que je n'y pensais pas.

RADEGONDE.

Il faut y penser, mon ami ; il faut y penser; si vous assistiés à la prière, vous ne la troubleriés pas; mais vous négligés votre devoir et Dieu vous en punira. Allés, mon ami, allés au jardin, et sur-tout ne nous interompés plus.

CLAUDE.

Mère Radégonde, v'là qu'est dit : je n'chantions plus.

RADEGONDE.

Vous ferés bien.

SCÈNE VI.

CLAUDE, EUGÉNIE.

CLAUDE, *d'abord seul.*

Ils l'ont échappé belle ! la mère Rabat-Joie aurait fait un joli sabat, si all' les avait vus.... Ce pauvre la Valeur ! il a ben du guignon !... moi j'n'suis guères pas chausseux, et je crois même que tout ce fracas-là m'empêchera de voir aujourd'hui ma petite Eugénie.

EUGÉNIE, *de dessus la porte.*

Claude, st. st.

CLAUDE.

La v'là, queu bonheur !

Air : *Viens donc mon Aline.*

Viens, mon Eugénie,
O ma douce amie,
Viens, mon Eugénie,
Viens combler mes vœux ;
D'où vient cette peur extrême ?
Doutes-tu donc que je t'aime,
Va je ne suis heureux
Que quand j' vois tes beaux yeux.
Viens, mon Eugénie,
O ma douce amie,
Viens, mon Eugénie,
Je t'aimerai,
Te chérirai,

Te caresserai,
T'embrasserai,
Et, si c'est à ton gré,
Je recommencerai.

EUGÈNIE.

Je crains trop; tu sais ce qui s'est passé? et c'est cause que je n'osais pas venir. Mais la mère Tourrière vient de rentrer. Et j'ai profité de ce tems-là pour m'échapper.

CLAUDE.

C'est bien fait à toi. Mais c' pauvre la Valeur a bien du chagrin.

EUGÉNIE.

Sophie en a bien autant que lui, et son sort est bien plus triste.

CLAUDE.

Sans doute, parce que lui, il peut prendre son sac et partir; mais elle.....

EUGÉNIE.

Il faut qu'elle souffre. Mais, adieu. Je suis toujours sur les craintes qu'on ne s'apperçoive de mon absence. Adieu, nous nous verrons ici demain. *On sonne à la porte.*

CLAUDE.

Quel embarras!....

Eugénie va se mettre contre la porte par où Radégonde sort. Celle-ci traverse le théâtre, quand elle est passée, les deux amants se jettent des baisers et se retirent chacun de son côté.

SCENE VII.

BELMONT, FOLLEVILLE, RADÉGONDE.

BELMONT.

OUI, ma bonne femme, c'est à Madame la Supérieure elle-même que nous voulons parler.

RADEGONDE.

Elle est à l'église maintenant. C'est demain grande fête; si vous voulés bien attendre, je l'avertirai dans un moment. Dites-moi, s'il vous plaît, votre nom.

BELMONT.

Je me nomme Belmont; mais elle ne me connaît pas, nous attendrons qu'elle soit libre... Ne pourriés vous pas nous faire voir la maison et ses dépendances?

RADEGONDE *hésite et les regarde avec curiosité.*

FOLLEVILLE.

Nous venons tout exprès.

BELMONT.

Nous sommes porteurs d'une lettre de l'administration du Département.

RADEGONDE.

Ah! mon Dieu! vous venés voir la maison, parce que vous avés envie de l'achetter? mon Dieu! est-ce qu'on pourrait vendre comme cela cette sainte maison! est-ce qu'il faudra que j'en sorte? il y a trente ans que j'y demeure, le 14 août prochain, veille de l'Assomption, fête de Sainte Radégonde, ma patrône; j'y suis entré toute petite.

BELMONT.

Calmés vos craintes. Je ne pense pas que la maison soit actuellement à vendre, il est seulement question de l'évaluer.

FOLLEVILLE.

Et nous venons pour cette opération.

RADEGONDE.

Bonne sainte Magdeleine ! est-il possible, qu'allons-nous devenir ! et les pensionnaires ! qu'est-ce qui les instruira ! ... et Madame la Supérieure ! bon Dieu ! ce coup va lui donner la mort.

BELMONT.

Tranquilisés-vous.

FOLLEVILLE.

Vous avés donc des pensionnaires ?

RADÈGONDE.

Oui, Messieurs, c'est moi qui suis leur gouvernante : et c'est Mr Ambroise, notre Directeur, qui leur apprend toutes les sciences.

FOLLEVILLE, *ironiquement.*

Même à danser.

RADEGONDE.

Oui, certainement, oui ; à danser, à chanter, la musique !

FOLLEVILLE.

C'est commode ! cet homme-là est universel.

BELMONT.

Mais comment a-t-on pu vous laisser tranquilles pendant nos troubles ?

RADEGONDE.

C'est, comme le dit Madame la Supérieure, un miracle! un effet de la providence céleste.... Figurés-vous, Messieurs, que notre maison n'a point été détruite ni même inquiétée. Nous en avons été quittes pour ne plus porter nos habits; aucune de nous n'a été arrêtée; on nous a demandé un serment que nous avons prêté; notre Directeur qui l'a prêté aussi, nous a dit que nous le pouvions.

BELMONT.

Il a très-bien fait.

RADÉGONDE.

Il est vrai qu'on a fait une vente de nos meubles; mais, Madame la Supérieure a vendu un petit bien de ses parents pour les rachetter; enfin, notre bonne Mère, (que Dieu nous la conserve,) a rétabli la maison, et nous y vivons toutes très-heureuses et en bonne intelligence. Elle a aussi racheté l'hospice, ses quatre lits et sa pharmacie.

BELMONT, *vivement.*

Quoi! vous avés un hospice?

RADEGONDE.

Oui, Monsieur; il est destiné aux pauvres et aux voyageurs qui traversent cette forêt.

BELMONT.

Ah! je suis enchanté de ce que vous me dites là, et vous me pénétrez de vénération pour cette personne: allez, ma bonne Mère, allez; et tâchez de me présenter à elle, je brûle d'avoir l'honneur de la saluer.

RADÉGONDE *les regarde encore, cherche à lire dans leurs yeux.*

Oui, Messieurs, je vais la faire venir.

Elle fait quelques pas, et revient.

Air : *Alleluya.*

Ne nous forcés point à partir,
Messieurs, laissés-vous attendrir,
Dieu vous en recompensera.
Alleluya.

Elle sort, en leur faisant de grandes révérences.

SCÈNE VIII.

BELMONT, FOLLEVILLE.

BELMONT.

JE ne reviens point de tout ce qu'elle m'a dit. Ah! si tous les corps religieux s'étaient aussi bien conduits, on n'eût pas eu tant de raison de les punir.

FOLLEVILLE.

Fort bien; j'examine, moi, comme architecte, les détails de la maison; cette salle apparemment sert de parloir? Le jardin me paraît fort bien entretenu, qu'en dites-vous?

BELMONT.

Que tout est au mieux, que j'en suis ravi; enchanté!

FOLLEVILLE, *badinant avec sa petite canne.*

Ah! par exemple, voilà l'enseigne de la maison. Ce petit Saint est drôle!

BELMONT.

Prenés garde, mon ami, vous allés le jetter par terre.

FOLLEVILLE.

Je crois que le mal ne serait pas bien grand.

BELMONT.

Plus que vous ne pensés.

FOLLEVILLE.

Ah! oui : ces bonnes femmes se croiraient perdues. Ce serait pour elles de fort mauvais augure.

BELMONT.

C'est d'abord un motif pour n'y pas toucher.... D'ailleurs, ce serait blesser les droits de la propriété!

FOLLEVILLE.

Dans cette misère ?

BELMONT.

Oui ; il faut craindre de les blesser jusques dans les moindres choses. Ce serait faire encore un attentat à la liberté des cultes, que d'en profaner les images ; ne favorisons aucune religion, mais respectons-les toutes.

Air : *L'égoïste sombre et rêveur*,

Nous devons par-tout éviter
Les esclaves du fanatisme :
Mais bien plus encore à rédouter
Les partisans de l'athéisme ;
Car ce principe, selon moi,
Est à jamais irrévocable :
L'homme qui n'a ni foi, ni loi,
De tout crime est bientôt capable.

FOLLEVILLE,

Voilà, je crois, Madame la Supérieure.

SCÈNE IX.

LA SUPÉRIEURE, RADÉGONDE, BELMONT, FOLLEVILLE.

BELMONT, *allant au-devant d'elle.*

PARDON, Madame, si je vous dérange; mais il est indispensable que nous nous voyions.

LA SUPÉRIEURE, *avec empressement.*

Je serais trop heureuse, Monsieur, si je pouvais vous être utile. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de vous voir?

BELMONT.

Le bruit de vos bonnes actions, Madame, est venu jusqu'à moi.

LA SUPÈRIEURE.

Ce bruit, Monsieur, n'est souvent qu'un mensonge flatteur.

BELMONT.

La modestie est la compagne des vertus.

LA SUPÉRIEURE.

Epargnés-moi, Monsieur, des éloges que je suis plus curieuse de mériter que d'entendre.

BELMONT.

Je viens donc à l'objet de mon voyage: ce couvent, Madame, vous est, dit-on, bien cher?

LA SUPÉRIEURE.

Ah! oui! Monsieur, bien cher!

BELMONT.

Vous ne le quitteriés qu'avec peine?

LA SUPÉRIEURE.

Que dites-vous, Monsieur! je ne le quitterais qu'avec la vie.

BELMONT.

Vous m'étonnés ; la religion vous ordonne-t-elle de vous attacher à telle ou telle clôture, à telle forme de bâtiment ?

LA SUPÉRIEURE.

Elle m'ordonne, Monsieur, de faire tout le bien qu'il est en moi de faire ; elle m'ordonne de soulager les malheureux ; elle m'ordonne même de vous pardonner les inquiétudes et les soupçons que votre langage fait naître dans mon ame.

BELMONT.

Quelles inquiétudes avés-vous conçues, Madame ?

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur, celle de voir en vous le propriétaire de cette maison.

BELMONT.

Vous ne vous êtes pas trompée, Madame, votre maison m'appartient.

LA SUPÉRIEURE, *tirant son mouchoir.*

Ah ! dieu ! je suis perdue !

BELMONT ; *après une courte pause.*

Calmés votre effroi ; le mal n'est peut-être pas si grand que vous pensés.

LA SUPÉRIEURE, *avec le sentiment d'une douleur profonde.*

Pas si grand ! pas si grand que je pense ! que vont devenir ces jeunes filles ! qui soulagera les malheureux !

qui distribuera les secours dans la maison du pauvre? Ah! Monsieur, vous ne connaissés pas tout le mal que vous allés faire en chassant d'ici des infortunées qui ne s'occupaient, dans les intervalles de leurs prières, que des soins dûs à l'humanité souffrante, ou à l'enfance abandonnée.

BELMONT, *attendri.*

Qui vous parle de les chasser d'ici?

LA SUPÉRIEURE, *étonnée.*

Ne m'avés-vous pas dit, Monsieur, que vous aviés acheté cette maison?

BELMONT.

Oui, Madame, mais ce n'est pas pour y exercer les droits d'un tyran.

LA SUPÉRIEURE.

Ceux d'un propriétaire sont de jouir de son bien.

BELMONT.

Madame, je ne fus jamais persécuteur... je ne commencerai pas par être celui de la vertu... Vous resterés.

LA SUPÉRIEURE, *vivement.*

Nous resterons ici?

BELMONT.

Oui, Madame.

LA SUPÉRIEURE.

Nous continuerons d'y recevoir et d'y nourrir les pauvres? d'y élever de jeunes pensionnaires dans les sentimens d'amour pour la divinité, de respect pour leurs parens, d'attachement à leur pays?

BELMONT.

Oui, Madame:

LA SUPÉRIEURE *levant les mains au ciel.*

O mon dieu, recevés mes premières actions de graces ! et versés sur cet honnête homme tout vos bienfaits !

BELMONT.

Je vous louerai cette maison aux mêmes clauses et conditions que vous la teniés du département; mes principes sont invariables, vous n'avés désormais à craindre ni les fantaisies d'un régisseur, ni les changemens d'une administration..... Continués, Madame, de faire tout le bien que vous pourrés faire, et comptés en attendant la récompense que vous envisagés dans le ciel, sur la reconnaissance de tout honnête homme sur la terre, et en particulier sur la mienne. Vous ne me devés d'ailleurs aucuns remercimens ! j'acquitte une dette sacrée, celle de l'humanité; vous trouverés toujours en moi un ami fidèle et un coopérateur de toutes vos bonnes œuvres.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur, mes remercimens seraient en effet une bien faible marque de ma reconnaissance, mais je veux vous faire jouir du spectacle des heureux que vous allés faire... Sœur Radegonde, dites à Claude de sonner tout le monde.

RADEGONDE, *qui pendant la scène a été transportée de joie.*

Je ne me possède pas, grand dieu ! c'est un ange envoyé par vous. Claude ! Claude ! eh vite ! eh vîte ! appelés tout le monde.

Claude sonne, et tout ceux qui habitent la maison arrivent à quelques petites distances les uns des autres, excepté la Valeur et Francœur.

SCÈNE X.

Les Précédens, AMBROISE, MARTHE, BRIGITTE, EUGÉNIE, SOPHIE, CLAUDE, LES PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE.

Ah! mes enfans! ah! Monsieur Ambroise! nous sommes au comble du bonheur... Je ne puis parler, tant j'ai de choses à vous dire... Vous voyés devant vous le nouveau fondateur de votre communauté, c'est lui qui vient d'acheter cette maison. Il nous en laisse la jouissance.

CLAUDE.

Lui! quel bonheur! *Ils s'inclinent tous en signe de remerciment.*

LA SUPÉRIEURE.

Nous ne vivrons plus dans cette cruelle incertitude qui nous dévorait intérieurement, et nous pouvons compter sur un asyle. Allons mes enfans, remercions la divinité.

TOUS.

Air : *Père de l'Univers.*

Offrons à l'Eternel notre reconnaissance,
La vertu voit par lui couronner ses succès!
Tout atteste en ces lieux son auguste puissance!
Chantons, célébrons ses bienfaits.

Vous, mortel généreux, recevés notre hommage,
O vous qui nous rendés le bonheur et la paix,
Vous reçûtes du ciel les vertus en partage;
Ah! jouissés de vos bienfaits.

BELMONT.

Vous me rendés confus, et vous me prouvés bien que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

RADÉGONDE, *le dévorant des yeux.*

Mais quel excellent homme! *Elle va pour lui baiser la main.* Ah! Monsieur, permettés. *Belmont retire sa main, et tout transporté et ému, il l'embrasse.*

BELMONT, *fixant Sophie.*

Que vois-je! une sœur en pleurs! Madame vous connoissés sûrement la cause de son chagrin?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, Monsieur, c'est une faute qu'elle a commise, et dont je vois qu'elle n'est point à s'en repentir.

BELMONT.

Cette faute est donc bien grave?... Pardon, Madame, de mon indiscrétion.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur, vous avés droit à notre confiance, et vous-même serés juge dans cette affaire.

BELMONT.

Vous pouvés compter sur mon intégrité.

LA SUPÉRIEURE.

Voici le fait : un des malades de l'hospice, un jeune officier convalescent, abusant de la liberté que nous lui avons accordée, a eu la témérité de remettre un billet à Sophie, qui a été assés inconséquente pour le recevoir.

BELMONT.

Sûrement c'est quelqu'étourdi ; mais que contenait le billet ?

LA SUPÉRIEURE, *lui remettant le billet.*

Le voici.

BELMONT, *lisant le billet.*

Ah ciel ! que vois-je ? Armand..... Madame, le coupable m'est connu ; faites-le paraître je vous prie.

LA SUPÉRIEURE, *appellant.*

Claude.

CLAUDE.

Jy vais, Madame, morgué, v'la l'moment d'la crise.

BELMONT, *à part.*

Il faut ici de la prudence (*à la Supérieure*), Madame, un mot s'il vous plait (*à part à elle*) ; veuillés m'apprendre qu'elle est la famille de cette aimable fille.

LA SUPÉRIEURE.

Orpheline dès son bas âge, elle a été élevée dans cette maison ; elle appartenait à d'honnêtes gens.

BELMONT.

Votre dessein n'est sûrement pas de l'empêcher de

contracter les nœuds du mariage, pour la retenir dans ceux d'un célibat forcé ?

LA SUPÉRIEURE.

Dieu m'en préserve, Monsieur ; elles sont toutes libres, et si comme j'avais lieu de l'espérer, Sophie était venue s'ouvrir à moi, sur les premières déclarations du jeune homme, j'aurais été à même de la guider et de l'unir à son amant, s'il lui eût convenu ; mais qui peut lui garantir qu'il ne cherche point à profiter de de sa jeunesses et de son inexpérience pour la tromper.

BELMONT

Vous avés raison, le danger était grand.

LA SUPÉRIEURE.

Et celui de l'exemple ne l'est-il pas autant ; enfin, Sophie ne devait pas se permettre une intelligence amoureuse et clandestine ; voilà sa faute.

BELMONT.

Il faut la réparer.

SCÈNE XI, *et dernière.*

Les Précédens, LA VALEUR, FRANCŒUR, CLAUDE.

LA VALEUR, *sans voir Belmont.*

MADAME, je vous paraîs coupable, sans doute ? mais croyés que mes démarches étaient guidées par le sentiment le plus pur et le plus respectueux. Je vous prie

d'excuser ce qu'elles peuvent avoir d'irrégulier... La faiblesse fait commettre des fautes ; mais l'humanité doit les faire pardonner.

LA SUPÉRIEURE.

Ce n'est plus à moi, Monsieur, que vous devés compte de votre conduite, et voici notre juge.

LA VALEUR, *à Belmont.*

Ah ciel ! ah mon oncle ! vous ici !

BELMONT.

Moi-même : embrassons-nous. C'est par votre billet à Sophie, que je viens d'apprendre votre séjour ici. Je tremblais, je vous l'avoue, qu'Armand, mon neveu, qui s'est tant de fois distingué dans les combats par son courage, ne se soit déshonnoré dans ce respectable asyle, en y cherchant à séduire l'innocence.

LA VALEUR.

Ah ! mon oncle ! je ne serais pas digne de vous appartenir.

BELMONT, *à la Supérieure.*

Madame, je vous demande Sophie pour mon neveu.

LA SUPÉRIEURE.

Je le veux bien, Monsieur ; puisse leur union faire leur félicité !

LA VALEUR.

Ah ! mon oncle, ah ! Madame, vous mettés le comble à mon bonheur.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien Sophie, êtes-vous contente ?

SOPHIE.

Croyés, Madame, que je ne perdrai jamais le souvenir de vos bontés.

CLAUDE, *tirant la Valeur par la manche.*

Monsieur la Valeur, parlés pour moi.

LA SUPÉRIEURE, *qui voit cela.*

Qu'est-ce que c'est, maître Claude ?

CLAUDE.

C'est que j'voudrions ..... Monsieur la Valeur, dites donc ça vous-même, vous dirés ça mieux que moi.

LA VALEUR.

Madame, voudriés-vous bien étendre vos bontés sur Claude, qui certainement s'en rendra digne, et qui comme moi, a ressenti les effets de l'amour.

CLAUDE.

Ah ! qu'c'est bien dit ; mais vous n'avés pas dit pour qui.

BELMONT.

Claude, qui vous empêche de nous le dire vous-même ? je suis persuadé que Madame ne se refusera pas à rendre heureux tout ce qui l'entoure.

LA SUPERIEURE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, ce qui s'accorde avec les bonnes mœurs et la decence, ne trouvera jamais d'obstacle en moi.

CLAUDE.

En ce cas là, j'vous avouerons donc que c'est d'la

bonne petite sœur Eugénie, dont j'vous d'mandons la permission de faire aujourd'hui ma femme.

LA SUPÈRIEURE.

Si elle y consent, je le veux bien.

CLAUDE, *fixant Francœur.*

Ce n'est pas tout.

LA SUPÉRIEURE.

Quoi donc? qu'il y a-t-il encore?

CLAUDE.

V'la Monsieur Francœur qui a aussi une amoureuse; faut la lui bailler.

BELMONT, *souriant.*

Oh! ceci passe la raillerie; toute la maison est sans doute atteinte de cette maladie; voyons, parlés.

FRANCŒUR.

Je n'y pensais guères; mais vaille que vaille... C'est de la maman Radégonde (*à part*). Elle a du bon vin.

LA SUPÉRIEURE.

Comment, ma sœur, à votre âge!

RADEGONDE, *stupéfaite.*

Ah! mon dieu! est-il possible. Sainte Radegonde, ma patrône, je vous implore, venés confondre la méchanceté et la calomnie!... Ah! Madame la supérieure, ah! Monsieur, n'en croyés rien... Qui moi, avoir de telles pensées!.. Ah! fi quelle horreur!...

FRANCŒUR.

Là, là, ne vous fâchés pas, si vous ne voulés pas, dites-le moi franchement; non! eh bien, prenés que je n'aie rien dit.

BELMONT.

Vous voyés que malgré la clôture, malgré les vœux de retraite, l'amour aidé de la nature, ne perd jamais ses droits... Madame, nous n'aurons rien à nous reprocher. Je suis sûr, moi, d'avoir fait une bonne action, puisqu'elle est agréable à plusieurs individus, sans être nuisible à personne. Ah! lorsqu'un tems serein commence à paraître, versons du baume sur les plaies, mais ne les envénimons pas.

CŒUR FINAL.

Air : *Par pitié daignés vous rendre.*

Pour combler notre allégresse,
Avec nous soyés sans cesse ;
Notre sort sera trop doux,

Si vous restés avec nous.
Nous chercherons à vous plaire
Par mille soins assidus,
On peut bien nous satisfaire
En pratiquant les vertus.

FIN.

Nous, soussignés, déclarons avoir cédé à la cit. TOURON, les droits d'imprimer et de vendre LE DERNIER COUVENT DE FRANCE, Anecdote en deux actes, en prose; nous réservant nos droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république. Paris, ce 1 fructidor an IV. *Signés*, CORSANGE et HAPDÉ.

De l'Imprimerie de GUILHEMAT, rue Serpente, N°. 23.